

Paul Valéry et Montpellier

Thierry LAVABRE-BERTRAND,

Professeur à la Faculté de médecine
Directeur du Jardin des Plantes de Montpellier

Cet article est le texte de la conférence présentée lors du colloque inter-académique « *Les auteurs d'Occitanie en leurs terres* », organisé par l'Académie des jeux Floraux, à Toulouse, le 18 mai 2019.

À la mémoire du Professeur André Mandin

« En remuant mes vieux papiers qui sont bouts de papier, je remue aussi des lambeaux ou moments de ces temps très anciens - parmi lesquels cette sensibilisation caractéristique qui fut Égotisme aigu, négation essentielle vitale de l'Autre - mais combiné étrangement avec une facilité-faiblesse - besoin de relations. Je mesurais (et mesure encore) la qualité des gens à leur pressentiment de sentiments. [...] Ségrégation. Non omnibus. Happy few, 3 lecteurs de M[allarmé] ou de R[imbaud] sur 60 000 habitants. Une « sphère de garde » de mépris -. Ce sens rendait inférieurs tous ces professeurs, magistrats, généraux, ricos hombres y otros qui marchaient, se croisaient et se saluaient à grands coups de chapeau dans les rues et jardins de la ville¹... »

Voilà qui n'est guère flatteur pour ce Montpellier où Valéry séjourne pendant dix ans (de 1884 à 1894) et où s'est forgée sa nature intellectuelle ! Et pourtant :

« il est arrivé que l'image solennelle et ardente du cimetière de Cette, ou bien l'impression calme, docte et mélancolique que je trouvais jadis au Jardin Botanique de Montpellier, se sont représentées à moi et se sont faites vers ou prose. Je ne doute pas non plus que l'ordonnance savante du Peyrou, son style très noble et cet empire tranquille de l'horizon qu'il donne aux regards ; et plus anciennement dans mon existence les grandes lignes du port de Cette, le spectacle des structures et des mouvements des navires, la mer enfin, ne m'aient imposé pour toute ma vie les décors spirituels de mes idées². »

Contradiction ? Certes non d'abord car « Il n'existe pas d'esprit qui soit d'accord avec soi-même. Ce ne serait plus un esprit³. » Ou plutôt souffrance et déception qui traduisent la place de choix et le lien indélébile que Sète et Montpellier ont su créer chez lui. Valéry et Sète, Valéry et la Méditerranée, ces thèmes ont été bien étudiés. Mais Valéry et Montpellier, *tel quel*, est un sujet plus rare, qui met sans doute en jeu des

¹ Paul Valéry, *Cahiers*, Pléiade, I, 227-228.

² Paul Valéry, lettre au Petit Méridional, 16 janvier 1926, citée par D. Moutote, L'éveil de l'esprit valéryen, Montpellier 1884-1894, *Paul Valéry 6 « Mare Nostrum »*, Revue des lettres modernes, 1989, 13-28.

³ Paul Valéry, *In L'idée fixe*, *Œuvres*, Pléiade, II, 253.

registres divers et pourtant précieux pour comprendre la genèse de son *Moi* intellectuel. Car il y a là une lacune. La biographie monumentale de Michel Jarrety, publiée en 2008 et que l'on pourrait dire définitive⁴, s'il y avait rien de définitif en histoire ou en sciences, ne consacre au Valéry languedocien que 119 pages sur 1212, moins d'un dixième ! Or il semble évident que c'est à Montpellier et dans le cadre montpelliérain que Valéry est né à la vie de l'esprit, et qu'il y a reçu une empreinte indélébile. Nous verrons successivement et logiquement quelques rappels factuels, ce que l'on peut percevoir de la formation montpelliéraine de Valéry, enfin la trace de Montpellier dans l'œuvre de la maturité.

Ce travail doit beaucoup au Pr André Mandin, qui fut mon maître d'internat. Valéryen passionné, il m'a ouvert ses archives, son réseau valéryen et légué bien des choses... Je n'aurai garde d'oublier également le Pr F.B. Michel, membre de l'Institut ainsi que de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier et lui aussi valéryen consommé⁵. Et je ne saurais oublier les noms de deux autres académiciens montpelliérains, celui du Pr Paul Pagès, qui fit dans un style très personnel et quelque peu ardu un travail fouillé sur *Paul Valéry dans l'optique du vitalisme montpelliérain*⁶ et celui du bâtonnier Maurice Chauvet, qui participa au premier colloque valéryen tenu à Montpellier à l'occasion du centenaire⁷.

I

Paul Valéry naît à Sète le 30 octobre 1871 de Barthélémy Valéry, vérificateur principal des douanes, d'origine corse, et Fanny Grassi issue d'une famille génoise. Il a été précédé en 1863 d'un frère aîné, Jules, futur Doyen de la Faculté de droit. Entré en onzième chez les dominicains, il passe au Collège de Sète en 1878 et entre en 3^{ème} au Lycée de Montpellier en octobre 1884. Ses parents emménagent alors à Montpellier logeant rue de l'École de Droit puis au n°3 de la rue Urbain-V. On ne peut dire que le milieu scolaire l'attire : « ne pouvant ajuster les idées de beauté, de style, de poésie, d'observations justes et fines avec ces horaires tambourinés, ces exercices qui lui semblent absurdes⁸. » Première grande amitié : celle de Gustave Fourment (1896-1940), futur sénateur du Var, qui sera pour lui majeure jusqu'à la fin de l'adolescence. C'est l'heure de la découverte de Théophile Gautier, de Baudelaire, de Victor Hugo, de Viollet-le-Duc. Il peint, suit diverses conférences, herborise sous la conduite de Charles Flahault, va bientôt rêver au Musée Fabre. Le père meurt en mars 1887. Bachelier (1^{ère} partie) la même année, sa production poétique s'intensifie. Plusieurs sonnets sont dédiés à Fourment dont *Solitude* où l'on peut lire « Et je jouis sans fin de mon propre cerveau ». La 2^{ème} partie du baccalauréat en poche l'année suivante, il s'inscrit à la Faculté de droit, et a alors à son actif dix-neuf poèmes répertoriés. Ses centres d'intérêt se diversifient au contact d'un nouvel ami, Pierre Féline, qui prépare Polytechnique et dont le logement surplombe le sien, ce qui lui permet de voir le jeune Valéry à l'aube s'avancer vers sa table de travail « lentement, le buste et la tête inclinée, tel le jeune prêtre allant se

⁴ M. Jarrety, *Paul Valéry*, Fayard, Paris, 2008.

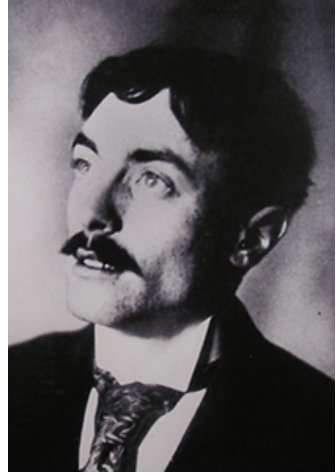
⁵ F. B. Michel, *Le Corps défendant. Proust, Valéry, Rilke et Gide*, Gallimard, Paris, 2002. *Prenez garde à l'amour. Les muses et les femmes de Paul Valéry*, Grasset, Paris, 2003.

⁶ P. Pagès, Paul Valéry dans l'optique du vitalisme montpelliérain, *Bull. Acad. Sc et Lettres de Montpellier*, Nouvelle série, 1971, 2, fasc. 2, 26-32

⁷ M. Chauvet, Paul Valéry et Montpellier, *In : Entretiens sur Paul Valéry*, PUF, Paris, 1971, 29-50.

⁸ A. Rouart-Valéry, Introduction biographique. *Œuvres*, Pléiade, I, 15.

recueillir à l'autel. » Jules envoie à son insu le poème *Rêve* à la *Revue maritime* de Marseille : première publication. Septembre 1889 ; il découvre Huysmans, à travers *À Rebours* et de là Verlaine et Mallarmé. Le sonnet *Élévation de la lune* paraît en octobre 1889 dans le *Courrier libre*. Il remplit en avance ses obligations militaires à Montpellier même au 122^e régiment d'infanterie, à la caserne des Minimes. Nous en sommes à 80 poèmes, et l'histoire va basculer. Les fêtes du VI^{ème} centenaire de l'Université se tiennent en 1890⁹. Au banquet d'étudiants de Palavas, le 20 mai, c'est la rencontre avec Pierre Louÿs. Éblouissement réciproque, et dès le 26 commence une correspondance fournie. On échange sur Mallarmé, que Louÿs va rencontrer et auquel Valéry écrit en octobre avec deux poèmes : « Mon cher Poète, lui répond celui-ci, le don de subtile analogie, avec la musique adéquate, vous possédez cela qui est tout... Quant à des conseils, seule en donne la solitude¹⁰... » Entre-temps Louÿs a alerté son ami Gide : « Paul Valéry, un petit montpelliérain qui m'a parlé de la Tentation et de Huysmans, de Verlaine et de Mallarmé en des termes... Celui-là je te le recommande¹¹. » Et voilà une nouvelle amitié incomparable qui commence en décembre 1890.



Paul Valéry
photographié par P. Louÿs

Narcisse parle paraît début 1891 dans *La Conque*, revue éditée par P. Louÿs. Suivent d'autres poèmes, le *Paradoxe sur l'Architecte*, *Orphée*. Monté à Paris en septembre voir Jules qui y prépare l'agrégation, il fait la connaissance de Huysmans, puis de Mallarmé. Février 1892, Paul Valéry donne à Montpellier une conférence sur Villiers de l'Isle-Adam à la demande de Vacher de Lapouge, pour lors sous-bibliothécaire de l'Université. C'est alors qu'éclate ce qui couve, lancinant, depuis deux ans : le fol amour muet et lointain pour Mme de R..., que nous savons être aujourd'hui, grâce au travail fondateur du Pr André Mandin, Mme de Rovira née Sylvie Brondel de Roquevaire, aperçue pour la première fois en 1889 au retour d'une escapade à Palavas¹². Foudroisement, plaie secrète, cachée même aux amis, mais qui lui fait perdre la raison. C'est alors la fameuse nuit de Gênes, du 4 au 5 octobre 1892, où dans l'éclat d'un gigantesque orage, se produit soudain un « coup d'état intérieur » : « Nuit effroyable – passée sur mon lit- orage partout- ma chambre éblouissante par chaque éclair – Et tout mon sort se jouait dans ma tête. Je suis entre moi et moi¹³ ». Il décide de reprendre les rênes, dans une ascèse totale, dans une discipline intellectuelle visant à tester « que peut un homme ? », loin de l'esthétisme vain qui l'avait tenu jusqu'alors. Nuit reconstruite sans doute, évoquant en miroir le « poète » où Descartes naît à lui-même, mais enclenchement d'un départ inéluctable. Logé désormais dans l'hôtel de la Vieille Intendance s'impose à lui le personnage de M. Teste et c'est en mars 1894 qu'il part pour Paris. Il ne refera qu'un saut à Montpellier en août 1894 pour commencer à

⁹ Voir notamment : *Rencontre. Pierre Louÿs et Paul Valéry à Montpellier en 1890*, Ouvrage collectif publié dans le cadre du VII^{ème} centenaire de l'Université de Montpellier, ACCROC, Mazamet, 1990.

¹⁰ A. Rouart-Valéry, *op. cit.* p. 17.

¹¹ Lettre du 4 juin 1890. Citée par D. Moutote in *Mare nostrum*, *op. cit.* p. 21.

¹² A. Mandin. Mme de R. *Bulletin des études valéryennes*, n°88-89, Montpellier, 2002.

¹³ A. Rouart-Valéry, *op. cit.* p. 20.

écrire la fameuse *Soirée avec M. Teste*, qui est si l'on peut dire son testament montpelliérain.

Telles sont les étapes provinciales bien connues, décrites ça et là dans d'excellentes études. Il convient maintenant de reprendre ce parcours montpelliérain de l'intérieur, d'essayer d'en donner une vision certes personnelle et peut-être de ce fait un peu arbitraire, mais combinant bien des éléments éparés en une construction qui semble assez logique.

II

Qu'est intérieurement Valéry lorsqu'il arrive à Montpellier ? Un grand sensitif sans doute qui laisse à Sète une part capitale de sa vie :

« Si d'événements en événements et d'idées en idées, je remonte le long de la chaîne de ma vie, je la retrouve attachée par ce premier chaînon à quelqu'un de ces anneaux de fer qui sont scellés dans la pierre de nos quais. L'autre bout est dans mon cœur¹⁴. »

Que vient-il chercher, ou plutôt que vient-on chercher pour lui ? Un cursus scolaire brillant pour une carrière d'élite. Or c'est là pour lui insigne violence qui lui est faite : le lycée ? On a vu ce qu'il en pense. L'enseignement supérieur et, pire, les concours ?

« Le système des concours rapetisse l'esprit. La compétition dans l'enceinte d'un « programme », et la croyance à la valeur du résultat font des perfections médiocrissimes¹⁵. »

Voilà qui est sans appel ! Pas question d'être un décalque de Jules, aimé, certes, mais un peu méprisé et jaloué :

« Jules, quand nous étions jeunes, disait le matin : J'ai bien dormi. Ou, quand il avait joui d'un plat, il en parlait comme d'un fait notable et intéressant les autres. Je pensais avec agacement : Je m'en fous¹⁶ ! ».

Non, ce qu'il veut c'est laisser voguer son esprit, sans renoncer à la culture, qu'il aura vaste voire érudite, mais sans s'astreindre à un cadre. Sans négliger la pédagogie d'ailleurs : sa première conférence, dans le cadre de l'Université, est donnée en 1889 sur le Polyptique d'Irminon, et sa conférence de 1892 sur Villiers de l'Isle-Adam semble avoir attiré un public certain.

En lui coexistent une double tendance. La première est la part du rêve, de l'introspection, du repliement loin d'un monde qui ne le comprend pas. Elle se nourrit de lectures, de stations au Musée Fabre devant des tableaux qui le subjuguent et notamment *Stratonice et Antiochus* d'Ingres et la *Ste Agathe* de Zurbaran. Le premier renvoie à l'évidence à ce qu'il vit du fait de Mme de Rovira ; une maladie d'amour muette et cachée à tous, même ses proches amis. Féline en référence à ce moment dira de lui : « Tout ce dont je suis sûr, c'est qu'à Montpellier aucune liaison, sensuelle ou sentimentale ne vint troubler sa méditation¹⁷ » Il vit aussi dans la gloire de ses ancêtres. Il écrit à Fourment en 1889 : « Il y a en moi un atavisme prédominant. Je descends d'une de ces familles de républiques italiennes du XVe siècle – les Galéas Visconti de Milan – et je vis à cette époque¹⁸ ». Cette orientation se trouve confortée par un document inédit

¹⁴ Discours prononcé à l'occasion de la distribution des prix du collège de Sète, *Œuvres*, Pléiade, I, 1438.

¹⁵ *Cahiers*, Pléiade, II, 1580.

¹⁶ *Cahiers*, Pléiade, I, 125.

¹⁷ M. Jarrety, *op. cit.* p. 94.

¹⁸ A. Rouart-Valéry, *op. cit.* p. 16.

à moi légué par le Pr A. Mandin : le livre de comptes de l'année 1892. Rien de palpitant dans le relevé quotidien des repas (prix et souvent menu), des paiements de la bonne ou de la blanchisseuse. Très intéressante par contre la première page, avec un dessin d'une sorte de mandorle encadrant le blason des Grassi, surmonté d'un bandeau portant « *Herous Eros* » et souligné d'un autre bandeau « *Erectus ad astra* ». La mandorle est symbole d'un passage entre deux mondes, mais n'est pas sans ambiguïté, vu les légendes. Au début 1892 encore, alors que Valéry a terminé son service militaire, cette rêverie quelque peu enfantine se poursuit donc, mais qui n'est plus qu'enfantine, loin de l'innocence que lui prête Féline, lourde de sous-entendus, de refoulé, de sublimé et au fond de révolte.



Livre de comptes de Paul Valéry pour l'année 1892. Coll. particulière

Cette rêverie se nourrit de lieux singuliers. La vieille ville : « Pureté vraiment rare de l'atmosphère. La lumière fixe de ce lieu pétré, et ses jardins, masses contenues par des silhouettes nettes. Au fond de la fente, ruelle entre maisons de pierre grise et fine aux ombres délicates, paraît comme un bijou, comme un émail précieux, une montagne d'un bleu charmant, avec pins autour¹⁹. » La rue Urbain-V : « La paisible rue Urbain-V provinciale et moisie, avec ses herbes le long des murs et le soir plein d'angelus voisins²⁰... », l'hôtel de la Vieille Intendance « J'ai habité à Montpellier le bel et antique logis de la Vieille Intendance, et dans ce logis, l'appartement des Comte. Dans la pièce où Auguste Comte est peut-être né, -mais à coup sûr il y jouait enfant, - j'ai écrit la *Soirée avec Monsieur Teste* (en 1895)²¹ », la cathédrale « cette vieille cathédrale dont les tristes pierres mystérieuses ont si profondément pesé sur mon âme... » et encore « j'adore ma vieille et austère cathédrale²² ». Le Peyrou, nous l'avons vu : « Je sentais quelquefois,

¹⁹ *Œuvres*, Pléiade, I, 293.

²⁰ Lettre à P. Louÿs, 1890, in *Lettres à quelques-uns*, Gallimard, Paris, 1952, p. 43.

²¹ Lettre à Marius André, *ibid.*, p. 132.

²² Lettre à A. Dugrip, *ibid.*, p. 23.

quand je me dirigeais vers les terrasses du Peyrou qu'un certain mode de pensée m'y arrêta²³... » et aussi le Jardin des plantes :

« Il existe à Montpellier un Jardin botanique où j'allais très souvent alors que j'avais l'âge de 19 ans. Dans un coin assez retiré de ce jardin, qui était beaucoup plus sauvage et bien mieux autrefois, se trouve une voûte et dans cette sorte d'anfractuosité, une plaque de marbre qui porte trois mots : PLACANDIS NARCISSAE MANIBUS. Cette inscription m'avait fait rêver... Pour moi, ce nom de Narcissa suggérait celui de Narcisse. Puis l'idée se développa du mythe de ce jeune homme, parfaitement beau, ou qui se trouvait tel dans son image. J'écrivis en ce temps-là un tout premier Narcisse, sonnet irrégulier, et origine de tous ces poèmes successifs²⁴ ».

Jardin qu'évoquera à nouveau le cycle de M. Teste :

« Nous allons à la fin où vous aimeriez d'aller si vous étiez ici, à cet antique jardin où tous les gens à pensées, à soucis et à monologues descendent vers le soir, comme l'eau va à la rivière, et se retrouvent nécessairement. Ce sont des savants, des amants, des vieillards, des désabusés et des prêtres ; tous les absents possibles et de tous les genres²⁵. »

Lieux de rêverie, de solitude, mais lieux aussi fréquentés avec des amis. Car l'autre versant, c'est le sens de l'amitié. Nous avons vu se tisser dès l'arrivée à Montpellier des liens avec Gustave Fourment, liens qui se relâcheront de son fait, quand il les sentira peut-être trop tendres chez Fourment. Celui-ci le conseille et le met en garde contre trop de délire. Pierre Féline, le mathématicien qui l'éveille à ce monde-là, qu'il pratiquera comme gymnastique d'esprit pendant longtemps, Albert Coste, esthète et étudiant en médecine, passionné d'occultisme qu'il tentera de faire goûter à Paul, et dont la thèse précisément sur l'occultisme sera présidée par le Pr Joseph Grasset, André Vincent, étudiant en droit et futur avocat et député, Samuel Kessel, père de Joseph et dont la femme est venue de Russie avec Glafira Ziegelman (qui épousera un professeur de la Faculté de médecine devenant ainsi Mme Gausse) et son ami Kolbassine, agrégé de philosophie et dédicataire de la *Soirée avec Monsieur Teste*, Albert Dugrip sétois monté à Paris, Emile Bonnet, sans oublier Georges Vacher de Lapouge, sous-bibliothécaire de l'Université, anthropologue, anarchiste, socialiste et disciple de Gobineau, avec lequel il mesure des centaines de crânes, dans une optique très « racialisée », plusieurs félibres.... La palette est large, par les origines, les opinions, les centres d'intérêt.

Cette constellation d'amis est ancrée dans un milieu universitaire de qualité, avec un statut qui change à ce moment-là : on passe en effet l'Université impériale unique devenue Université de France à des universités indépendantes regroupant dans chaque ville les Facultés. Ainsi est rendue plus aisée une transdisciplinarité qui vaut notamment à Montpellier. Des esprits comme Gaston Milhaud, philosophe des sciences vont tout à fait dans ce sens, invitant les collègues des autres facultés à venir plancher devant les étudiants de lettres. C'est ainsi que le Pr Joseph Grasset professera une *Introduction physiologique à l'étude de la philosophie*. Ce Joseph Grasset était, on l'a vu le président de thèse de l'ami Coste, thèse consacrée à l'occultisme. Rien là de surprenant. Grasset ne se limite pas à son cabinet. Il écrit des livres pour le grand public sur les problèmes posés par la science contemporaine : *Demi-fous et demi-responsables*, *Les limites de la biologie*, *Devoirs et périls biologiques*.... Il est aussi historien et

23 Lettre au directeur de la Vie montpelliéraine, cité dans *Rencontres*, op. cit. p. 61.

24 P. Valéry, Sur les « Narcisse », in : Paul Valéry vivant, *Cahiers du Sud*, 1946, p. 283-284.

25 P. Valéry, Lettre de Madame Émilie Teste, in *Œuvres*, Pléiade, II, 35.

philosophe et défend avec acharnement le vitalisme barthésien. Barthez ! Ce médecin devant la statue duquel Valéry passait tous les jours avait été l'axe conceptuel de l'École de Montpellier au long du XIX^{ème} siècle. Qu'est-ce au fond que la doctrine de Barthez (1734-1806), loin des caricatures auxquelles l'École parisienne l'a réduite ? Une méthode pratique de réflexion sur la vie. La vie ne nous est pas connue dans son essence, nous ne pouvons actuellement la réduire aux seules physique et chimie, et dire qu'elle résulte de l'action d'un *principe vital* n'est pas abdiquer la raison mais utiliser un concept tout à fait opérant pour comprendre l'unité de l'organisme, pour préfigurer la notion de réflexe alors que le mot même de Biologie n'apparaît qu'en 1802. Le principal disciple de Barthez, Jacques Lordat (1773-1870), poussera la logique du système, en pensant l'*Anthropologie médicale* comme la science de l'alliance de l'esprit, de la force vitale et de l'agrégat matériel. Il appliquera cette grille de lecture de façon très originale à des sujets aussi divers que les troubles de la parole, l'anesthésie, les passions humaines, il pensera cette anthropologie en lien avec la pensée du philosophe Louis de Bonald (1754-1840), faisant de l'organisme un décalque de la société avec pouvoir, ministre et sujet. Le discours devient ainsi être de raison, modèle mathématique et logique, non sans prise sur le réel, mais au contraire porteur de toutes les virtualités, puisqu'il refuse au départ tout spécification : le principe vital de Barthez n'est pas telle ou telle caractéristique du vivant. Il est un point de départ du discours, qui permet de structurer un discours logique et géométriquement descriptible. Grasset au demeurant fait œuvre de neurologue : il propose en bonne filiation barthésienne une distinction entre psychisme supérieur conscient et volontaire, psychisme inférieur organisé en un « polygone » fonctionnel.

Il n'est pas imaginable que la philosophie médicale de Montpellier n'ait pas été connue du jeune Valéry²⁶. Nous en trouverons une attestation certaine dans les œuvres de la maturité. Elle consonne avec ce qui est en train de devenir le credo de celui qui se refuse de plus en plus à toute crédulité et qui se veut maître de lui : organiser, structurer le flot des informations qui arrivent à la conscience, non pour affirmer le dernier mot des choses, mais pour trouver entre elles des rapports nécessaires. Et c'est ainsi que pourra enfin se mettre à l'œuvre l'art de « jouir sans fin de son propre cerveau », alliant jouissance et intellect loin des délires des pulsions incontrôlées.

Pour l'heure, après les émois soulevés par Mme de Rovira, la nuit de Gênes a été pour lui « son coup d'état », « son 18 Brumaire intime ». Pour lui comme pour Lordat, individu et société se répondent. Il prend la « résolution de penser en rigueur -ne pas croire - de tenir pour nul et non avvenu tout ce qui ne peut être porté à la précision totale²⁷ ». Montpellier lui a donné les outils dont il avait besoin pour sortir de la coquille des enfermements de l'enfance pour entrer dans celle de l'analyse intérieure, renoncement pour un temps à la poésie pour entreprendre l'aventure secrète des *Cahiers*.

III

Ce n'est pas ici le lieu de narrer la suite parisienne de l'histoire, ni d'analyser une œuvre-continent, qui touche quasiment à tout. Spécialiste en généralités, en transversalités, tout au fond se ramène chez Valéry à l'étude du fonctionnement et à la maîtrise de l'esprit. C'est donc là qu'il faut plonger, au cœur.

²⁶ Voir notre étude : T. Lavabre & A. Mandin, Valéry et le vitalisme de Paul-Joseph Barthez, in : *L'avenir d'une écriture, Rémanences* n°4/5, 1995, 19-30.

²⁷ Citations de P. Valéry extraites de : A. Mandin, Paul Valéry et la médecine, *Histoire des sciences médicales*, 1992, 36, 35-42.

Centrale paraît être, dans son approche de l'homme, l'acronyme CEM : le corps, l'esprit, le monde, pensés comme un ternaire et on aurait envie de dire, telle une Trinité. Valéry le conçoit comme Lordat et Grasset, en termes de structure pure, de logique mathématique, de figure idéale. Nombre de ces dessins figurent d'ailleurs en marge des *Cahiers*, rendant leur édition si difficile. Le triptyque diffère cependant de celui des maîtres montpelliérains : c'est que le *sens intime* de Lordat, insénescent, transcendant ne peut trouver chez Valéry de place. C'est le monde qui est source de l'esprit, et celui-ci organise, structure, assemble. Toute autre recherche est vaine. Rappelons-nous l'épigraphie du Cimetière marin, citation de Pindare :

« Μη, φιλα ψυχᾶ, βιον αθανατον σπευδε, ταν δ'εμπρακτον αντλει μαχαναν
: Ô mon âme chère n'aspire pas à la vie éternelle mais épuise le champ du possible »
à quoi fait suite « Qui ne connaît et qui ne les refuse / Ce crâne vide et ce rire éternel !
28 »

À la fin du voyage cependant, lorsque le cœur aura pris sa revanche, quand le « coup de hache » de la rupture avec Jean Voilier vient l'achever en 1945 et qu'un ulcère gastrique térébrant le torture et le détruit, un dévoilement décisif semble se faire jour, qu'atteste la dernière page des *Cahiers* et que m'a confirmé Mme Pierre Merle qui connaissait fort bien la religieuse qui l'avait veillé sur la fin : « le mot amour ne s'est trouvé associé au nom de Dieu que depuis le Xrist²⁹ ».

Mais revenons au fonctionnement de l'esprit. Voici comme il nous est décrit dans *l'Idée fixe* : « Il me semble que l'esprit tend à passer du désordre à l'ordre... Ou si vous le préférez, d'un certain *désordre-pour-soi* à un certain *ordre-pour-soi*... Il travaille, en quelque sorte, en sens contraire de la transformation qui s'opère par les machines, lesquelles changent une énergie plus ordonnée en énergie moins ordonnée... Il lui faut une différence *Ordre-Désordre*, pour fonctionner, comme il faut une différence thermique à une machine, à un phénomène quelconque³⁰... » Oui, l'esprit organisateur est bien près du Principe vital barthézien. Valéry se sent la même réticence que celui-ci vis-à-vis du réductionnisme physico-chimique : « Quand on dit que la vie, la sensibilité, la conscience sont dues à des ph[énomènes] physico-chimiques, on dit un non-sens. Car cette physico-chimie ou bien est celle de l'avenir, et n[ous] pouvons prêter à celle-ci tous les pouvoirs et tous les succès que n[ous] voulons/bien nous imaginons vaguement/ - et la proposition est *incontestable* mais elle est *nulle* - ou bien il s'agit de la ph[ysico]-chimie actuelle, et la proposition est *fausse*³¹ ». Et le nom de Barthez vient sur ses lèvres : on peut citer un autre passage de *l'Idée fixe* :

« J'ai une idée, peut-être fausse, que la physiologie du XVIIIe siècle était moins... particulariste que la nôtre...
- Mais ils faisaient de la métaphysique...
- Plutôt de la "Mécanique"... Barthez...
- Métaphysique, métaphysique³²... » oui mais (passage des *Cahiers*) :
« Métaphysique de Barthez. Il y avait du bon dans la métaphysique. Mais aussi une

²⁸ P ; Valéry, *Le Cimetière marin*, *Œuvres*, Pléiade, I, 147-151.

²⁹ P. Valéry, *Cahiers*, éd. CNRS, 29, 911. On pourra lire également le témoignage de Mme R. Merle-Voulet, *Paul Valéry nouveaux regards*, mémoire dactylographié qui contient le témoignage de Sr Claire (Dr Lucienne Vanier), religieuse de l'Assomption qui veilla Paul Valéry durant sa dernière maladie.

³⁰ *l'Idée fixe*, *Œuvres*, Pléiade, II, 222.

³¹ *Cahiers*, Pléiade, II, 728.

³² *l'Idée fixe*, *Œuvres*, Pléiade, II, 245.

immense méprise. On a pris pour accroissement de connaissance ce qui était accroissement de possession³³ »

et cette incise que fait le poète carcassonnais paralysé Joe Bousquet dans sa relation d'une visite que lui avait rendue Valéry « Encore assis près de moi, il me parlait du médecin vitaliste Barthez³⁴... »

Ces quelques passages un peu austères visent à montrer que la pensée valéryenne sur le fonctionnement de l'esprit, thème majeur de son œuvre, consonne à ce qu'il a entendu dans sa jeunesse montpelliéraine et qu'il n'aurait pu recevoir ailleurs. Il en parle, indiscutablement, mais en passant, conscient des dettes, des différences et de son originalité.

Le monde est certes ce qui meut l'esprit. Mais que dire de l'esprit face au Moi, qui est corps mais aussi moi ? C'est bien là aussi un thème central de la pensée valéryenne. Avant même que d'éclorre comme objet étude intérieure, il est senti, humé dans le mythe de Narcisse. Ce dernier s'impose à lui au Jardin des plantes de Montpellier, devant le cénotaphe de Narcissa³⁵. Il sera l'objet et le titre de plusieurs œuvres majeures, du *Narcisse parle* dans l'*Album de vers anciens*, aux *Fragments du Narcisse* de *Charmes* à la *Cantate du Narcisse* parue en 1939. C'est le pendant de la *Jeune Parque*, en quelque sorte synthèse de l'analyse qu'était celle-là :

« J'ai choisi, ou plus exactement s'est choisi lui-même, ce thème du Narcisse d'autrefois, propre à ce que je voulais faire, c'est-à-dire une œuvre qui soit presque la contre-partie de la Jeune Parque, autrement simple dans sa forme et ne donnant lieu à presque aucune difficulté de compréhension, en portant mon effort sur l'harmonie même de la langue³⁶. »

Bien d'autres traces montpelliéraines pourraient se dire. Pensons simplement au *Dialogue de l'arbre*, confrontation éblouissante du berger Tityre et du philosophe Lucrèce. Dans l'envolée finale « Ah ! Tityre, une plante est un chant dont le rythme déploie une forme certaine, et dans l'espace expose un mystère du temps. » ne sent-on pas l'écho des heures passées au Jardin des Plantes ?

Mais laissons là la haute littérature. Vaincu par cette sensibilité qu'il avait voulu dompter depuis la nuit de Gênes, Valéry meurt le 20 juillet 1945. Après les funérailles nationales au Trocadéro vient le 27 juillet l'enterrement à Sète. Sète et non Montpellier, bien sûr. Et pourtant ! regardons la cérémonie telle qu'elle se déroule à l'entrée du cimetière marin d'après les documents de l'époque ou le pinceau du peintre sétois Gabriel Couderc. À gauche les officiels, le maire Arraut, en train de prononcer l'éloge funèbre, au centre le cercueil à terre entouré de tirailleurs sénégalais venus rendre les honneurs militaires, sur la droite, la mer, toujours recommencée, où picorent des focs, entre la mer et le cercueil, une ligne bariolée, professeurs d'université portant leur toge spécifique, et à l'extrémité du rang une toge rehaussée du double camail fourré que seuls portent les professeurs de la Faculté de médecine de Montpellier. Ainsi, à l'heure où le poète retourne à la source première, au cœur du site grandiose qu'il avait immortalisé, veillent sur lui symboliquement les maîtres d'une ville universitaire qui l'éveilla à la vie de l'esprit.

³³ *Cahiers*, éd. CNRS, XV, 313.

³⁴ J. Bousquet : Le poète est de passage in : *Paul Valéry vivant*, Cahiers du Sud, 1946, p. 202.

³⁵ Voir note 24.

³⁶ P. Valéry, Sur les « Narcisse », in : *Paul Valéry vivant*, Cahiers du Sud, 1946, p. 290.